

CHANG JO-HSÜ

張若虛

(660-après 720)

Un des meilleurs représentants de la première période des T'ang qui préparèrent l'avènement des grands poètes de la période dite des « T'ang prospères ». Le poème « Nuit de lune et de fleurs sur le fleuve printanier », long de neuf strophes, est pratiquement le seul connu du poète. Par sa façon ingénieuse d'insérer, dans un chant lyrique, des interrogations de nature métaphysique et des éléments narratifs, cela à travers le rapport dialectique des deux figures centrales : le fleuve et la lune, cette œuvre est à juste titre célèbre. Le rythme des vers, au ton déclamatoire et aux phrases ciselées, trouve dans notre esprit, comme naturellement, son équivalent en alexandrins. Aussi avons-nous utilisé cette dernière forme pour la traduction du poème, alors que, de façon générale, sauf coïncidence heureuse, nous évitons de le faire pour la traduction d'autres poèmes.

Nuit de lune et de fleurs sur le fleuve printanier

Au printemps les marées du fleuve rallient la mer ;
Sur la mer des marées jaillit soudain la lune.
De vague en vague, sans bornes, elle répand sa clarté
Est-il un coin du fleuve qui n'en soit éclairé ?

Le fleuve coule entourant les terres luxuriantes ;
La lune brille, que les bois partout embaument.
Givres portés par l'air, au vol inaperçu ;
Sable blanc des îlots, invisible au regard.

Fleuve et ciel confondus : teinte unie et sans tache.
La lune en plein éclat, roue solitaire, là-haut.
De la rive, qui la vit pour la première fois ?
Lune de fleuve, depuis quand luit-elle pour les hommes ?

Vie humaine, d'âge en âge ardemment poursuivie ;
Lune de fleuve tous les ans pareille à elle-même.
Comment savoir qui est l'être cher qu'elle attend ?
Ce que les hommes voient : l'eau que le fleuve écoule !

Un pan de nuage blanc vogue vers le lointain ;
Sur les verts sycomores, que de mélancolie !
Quel voyageur de nuit dans son fragile esquif ?
Quel logis sous la lune où l'on songe à l'absent ?

Hélas, sur le logis, la lune va et vient
Éclairant le miroir de femme esseulée.
Le rideau des croisées s'enroule sans l'écarter ;
Sur les pierres à linge, elle reste, immuable.

C'est l'heure où, à distance, on se voit, sans s'entendre ;
« Je veux suivre la lune et m'épandre sur toi. »
Oie sauvage, au long vol, n'apporte nul message ;
Poisson-dragon, nageant, ne fait que rider l'eau.

« Hier soir près de l'étang, j'ai vu les fleurs échoir.
Le printemps mi-passé, ne t'en reviens-tu pas ? »
Le fleuve coule, avec les eaux, s'écoule le temps ;
L'étang capte la lune qui vers l'ouest déjà penche.

Penchée, la lune se fond dans la brume marine ;
Infinie est la route de Chieh-shih à Hsiao-hsiang.
Ah, combien reviendront sous l'ultime clarté ?
En tombant la lune touche les arbres du long fleuve.